8°Y²
10.1645

ARMAND TOUPET

BERLIN 1945

(22 avril - 29 avril)



ce fut l'Enfer

PRESSES DE LA CITÉ

J2
J1-J2

BERLIN 1945
22 avril - 29 avril
CE FUT L'ENFER

8-Y2
101645

Du même auteur

Marouska, Prix international Camille Engelmann.
La Chieuve.
La Grande Culbute.
La Bouzoute.
La Fille de Karl.
Combat pour les V.1.
L'Etrange Docteur Boris.
Eros.
Croucougnousse.
Le Baron de Saint-Fiacre.
Les Ploucs.
} Grand Prix de l'Humour français 1982.
Nouvelles de mon village.
Les Clous de Satan.
L'Assassin des dames de Bourges.



92

Armand TOUPET

BERLIN 1945
22 avril - 29 avril
CE FUT L'ENFER

PRESSES DE LA CITÉ
PARIS

DI - 0,8 07-1985 - 18015

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article 40).

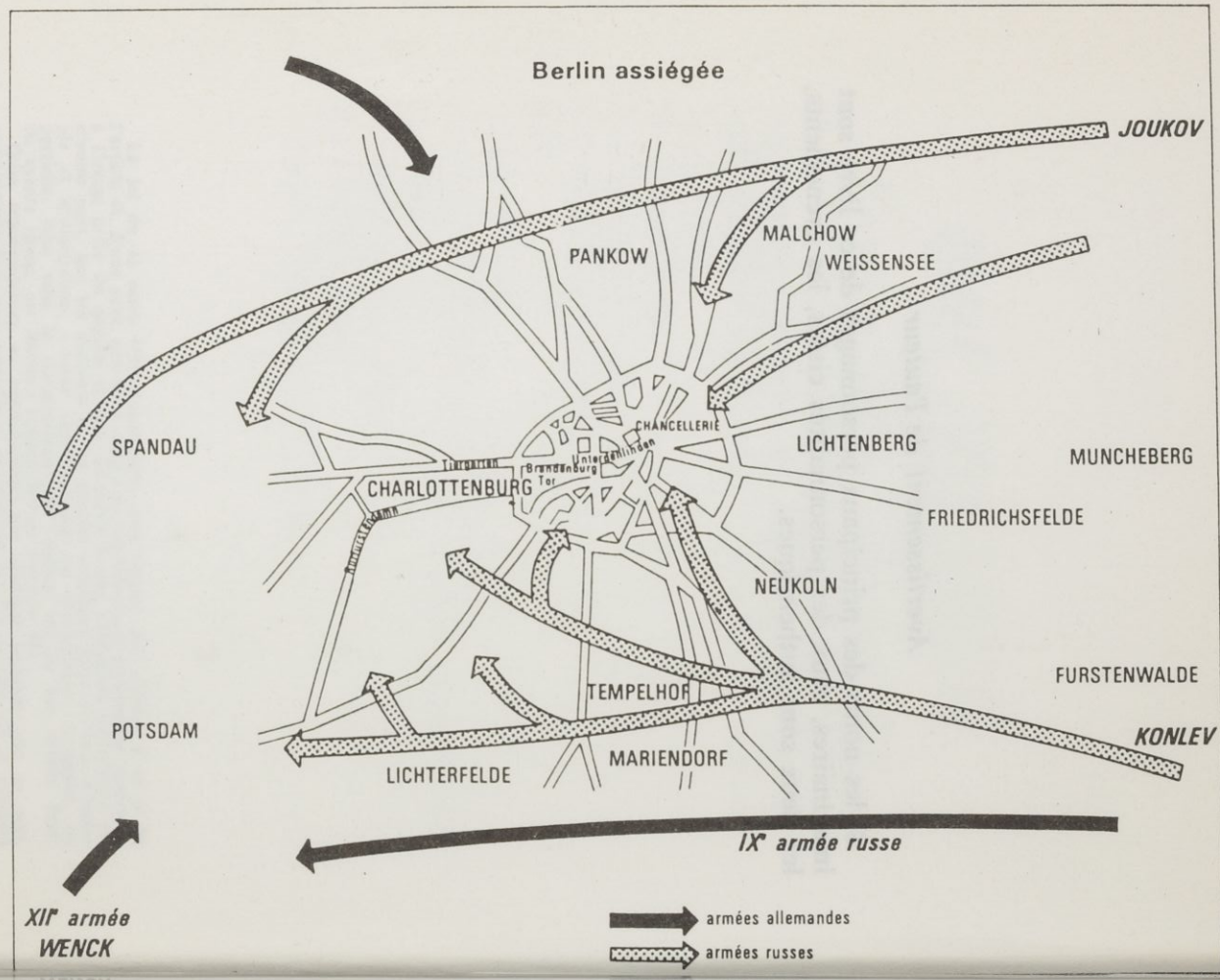
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Presses de la Cité, 1985.

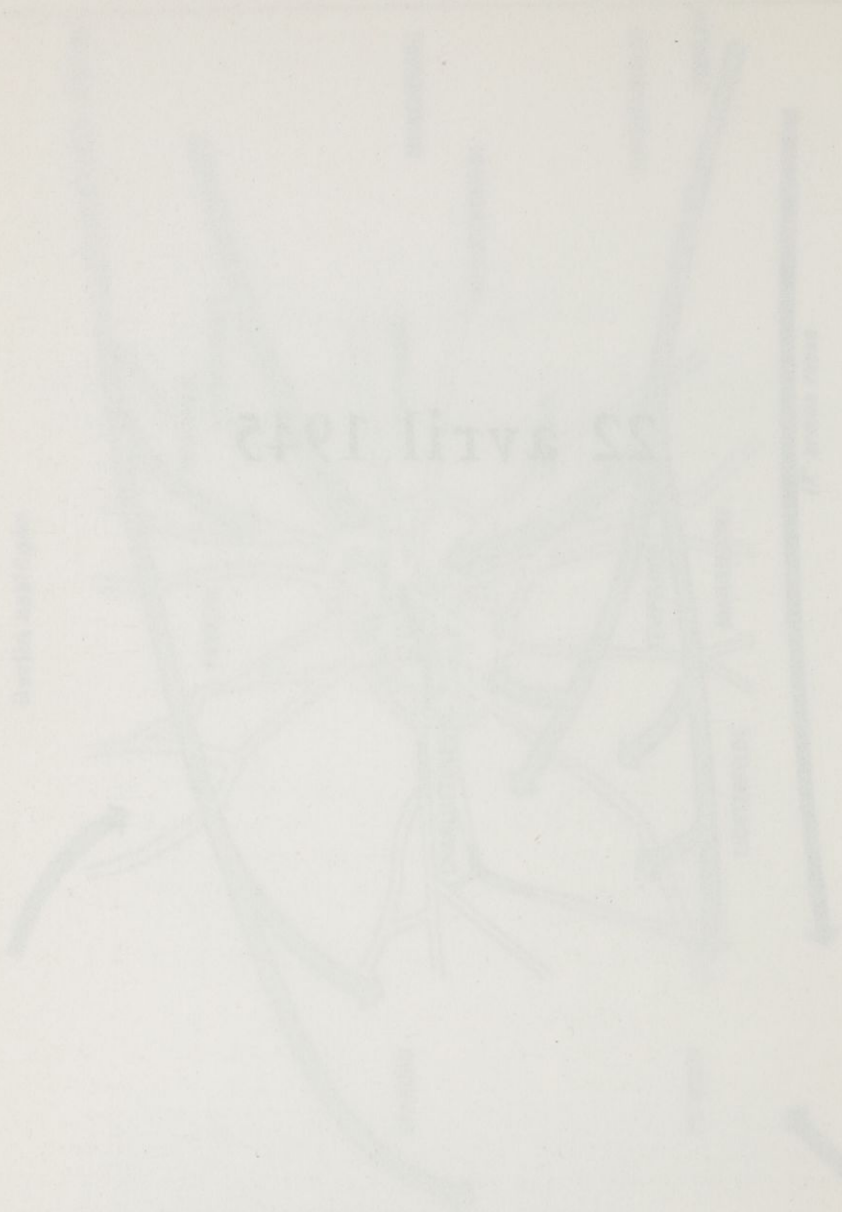
ISBN : 2-258-01552-9

Avertissement de l'auteur

Si les noms des principaux personnages de ce livre sont imaginaires, ceux des personnalités citées, les événements, les lieux sont authentiques.


Berlin assiégée
JOUKOV
PANKOW
MALCHOW
WEISSENSEE
SPANDAU
CHANCELLERIE
LICHTENBERG
MUNCHEBERG
CHARLOTTENBURG
FRIEDRICHSFELDE
NEUKOLN
FURSTENWALDE
TEMPELHOF
POTSDAM
KONLEV
MARIENDORF
LICHTERFELDE
IX° armée russe
XII° armée
WENCK
armées allemandes
armées russes

22 avril 1945



— Attention !

Un vrombissement d'avion déchirait l'air, fonçait sur nous. Réflexe de soldat, je me jetai à plat ventre sur le sol de la baraque et me fourrai sous un lit. Tous les copains en firent autant. L'appareil rasa notre toit, fit vibrer les vitres. En passant, il lâcha une rafale de mitrailleuse.

— La vache ! dit quelqu'un. Un peu plus, il nous rentrait dedans.

— Il est drôlement gonflé le mec !

— C'est un russe, dit un troisième, j'ai vu sa cocarde.

— Comment qu'elle est ?

— Une étoile rouge.

En fait, personne n'en était certain. S'il disait vrai, il s'agissait du premier avion russe que nous voyions dans le ciel de Berlin. On était habitué, depuis longtemps, aux « zincs » américains, anglais, allemands, mais des russes, c'était bien la première fois.

— Et la giclée de mitrailleuse, c'était pour nous ou pour les Chleuhs ?

— Pour les Chleuhs, naturellement.

Personne ne pouvait imaginer un Russkoff en train de mitrailler notre camp. Il n'en était pas sérieusement question.

Je me relevai et me dirigeai vers la fenêtre. Notre baraque était située à une dizaine de mètres des barbelés. J'apercevais, de l'autre côté, une tranchée dans laquelle grouillaient quelques dizaines d'uniformes verts. Les Allemands l'avaient creusée une semaine plus tôt. Ils s'y étaient ensuite installés comme pour y établir une ligne de dé-

fense. Cela, à notre grande inquiétude, car nous imaginions mal d'être partie intégrante d'un noyau de résistance.

C'était le 22 avril 1945. Notre camp de prisonniers de guerre était celui de Lichterfelde-Sud, situé dans la banlieue sud de Berlin. En ce dimanche matin, nous n'étions pas allés, comme chaque jour, travailler au cœur de la capitale du « Grand Reich ».

Pareil à plus d'un million de mes compatriotes, j'étais prisonnier de guerre et, durant cinq longues années, j'avais parcouru une partie de l'Allemagne et de l'Autriche. J'étais même allé faire un tour dans les Karpates polonaises en punition de deux évasions ratées. Après pas mal de mésaventures, j'avais échoué, en définitive, dans un Kommando de village à Damsdorf sur les bords de l'Oder. En février 1945, alors que la neige recouvrait la terre d'un lourd manteau de vingt-cinq centimètres d'épaisseur, que le thermomètre descendait à moins quinze degrés, j'en avais été chassé par l'avance de l'armée rouge. Pêle-mêle avec les civils effrayés, les soldats en déroute, j'avais participé, contre mon gré, à la grande débâcle teutonne. J'avais marché durant de longues journées où le froid et la faim s'étaient cruellement fait sentir. Enfin, j'avais été regroupé avec d'autres P.G. puis envoyé dans ce camp. J'y séjournais encore le jour où commence ce récit.

Ces quatre derniers mois, j'avais été employé à toutes sortes de métiers. J'avais contribué à la réparation des dégâts causés par les bombardements incessants anglo-américains qui, jour et nuit, faisaient sauter les canalisations de gaz, d'eau, coupaient les lignes électriques, téléphoniques, défonçaient les voûtes du métro. Avec une énergie de plus en plus fléchissante, j'avais pelleté, pioché, déblayé. Ce faisant, j'étais d'ailleurs certain qu'une des nuits suivantes mon travail serait à nouveau remis en question. J'avais participé également à la construction de barricades qui permettraient aux derniers soldats de la Wehrmacht de se battre sans espoir mais de mourir pour la gloire de leur Führer Adolf Hitler.

Les mois avaient passé. L'armée soviétique campait toujours sur les bords de l'Oder. Cette attente, qui était sans doute d'un intérêt stratégique important, mettait les nerfs de tous à rude épreuve. Les Allemands se prenaient même à espérer de nouveau, encore confiants dans la parole de leur dieu qui, par radio interposée, leur promettait toujours une victoire qui chasserait les ennemis hors des

frontières. Cependant, lorsqu'ils voulaient bien réfléchir, beaucoup d'entre eux comprenaient qu'il n'y avait plus rien à espérer et que c'était reculer pour mieux sauter. Nous, les captifs, nous nous efforcions de calmer notre impatience, inquiets toutefois de ce qui allait se passer. La souricière se refermait sur nous aussi. A notre joie d'être bientôt libérés se mêlait la crainte d'être les victimes de l'assaut final qui promettait d'être très meurtrier.

Pourtant, ce dimanche matin, nous sentions que nous avions une chance puisque nous ne nous trouvions pas au centre de cette marmite berlinoise qui allait certainement devenir explosive. Nous en étions tout près, mais à l'extérieur, ce qui allait peut-être nous permettre de passer en douceur à l'état libre. Il y avait bien cette trentaine de soldats allemands qui s'étaient installés en position de défense devant nos barbelés, mais nous sentions tous qu'ils ne feraient pas le poids et ne résisteraient que pour la forme.

Les Russes avaient donné le signal de l'attaque la veille au soir. Nous étions encore dans la ville lorsque les premiers obus de l'armée rouge s'étaient mis à pleuvoir comme une averse de mars. Ils avaient aussitôt semé le désarroi et le premier affolement parmi les habitants. Cette fois, c'était indéniable, ils étaient là, à portée de canon. DER IVAN KOMMT ! Ivan arrive !

Le grand cri était lâché. Il allait déferler sur la ville comme un véritable raz de marée.

Malheureusement, un de ces premiers projectiles libérateurs avait fait une victime parmi nous. Un copain avait été tué alors qu'il sortait d'une bouche de métro. La sentinelle qui l'accompagnait avait été sérieusement blessée. Cette nouvelle nous avait profondément attristés. Certains sont vraiment marqués par la malchance.

Il était entre les neuf et dix heures lorsque l'avion russe plongea sur notre baraque. Dès qu'il fut parti, je sortis dans la cour et me mis à regarder le ciel avec l'espoir d'en apercevoir d'autres. Je n'étais pas le seul. Tout le monde s'était rué au-dehors. Les commentaires allaient bon train. Une canonnade nourrie se faisait entendre vers le sud ; une autre en direction de l'est. Les Russes paraissaient attaquer sur tous les fronts. Je jetai un coup d'œil vers l'entrée du camp et vis que nos sentinelles étaient demeurées à leur poste. J'apercevais Fritz, le gardien qui m'accompagnait chaque matin en corvée avec une quinzaine de copains. Il était assez sympathique et ma connaissance de l'allemand

m'avait permis de parler avec lui de façon délibérée. Quelques semaines auparavant, il avait perdu sa femme et son gosse lors du fameux bombardement de Potsdam. Faut-il rappeler que ce fut, pour les habitants de ce « Versailles » allemand, un véritable cauchemar ?

Jusqu'à cette date, les Américains n'avaient jamais bombardé cette ville qui était le fleuron et la fierté des Berlinois. Chacun pensait : « Ils se réservent les habitations somptueuses, les palais, le fameux parc de Sans-Souci pour le moment où ils seront définitivement les maîtres et auront besoin de se loger. » Nous le croyions, nous les prisonniers, mais les civils aussi, de même que les instances nazies. Pour ces raisons, tous les « Grands » du parti, les hauts fonctionnaires y habitaient. Ils pouvaient ainsi passer des nuits tranquilles, loin des alertes quotidiennes et nocturnes qui faisaient se lever en hâte et courir les habitants de la capitale en direction des abris. Les autorités militaires avaient eu un réflexe semblable. Sous les belles et vertes frondaisons des grands arbres, elles avaient camouflé de longs convois de munitions et d'essence. Toute la ville en était truffée. Elle était devenue une véritable poudrière.

Or la mort de Roosevelt survint. La presse, la radio se déchaînèrent, offensant la mémoire du président américain. Si, en haut lieu, on lança seulement : « L'Impératrice est morte ! » il n'en fut pas de même ailleurs. Des journaux n'hésitèrent pas à titrer en gros caractères : « Enfin ce chien de Roosevelt est crevé. » Les Américains prirent mal la chose. On les comprend. Ils décidèrent alors, en représailles, de détruire la ville de Potsdam.

Ce fut fait en une nuit. Dans notre camp, nous étions au premier balcon et j'assistai, à la fois atterré et ravi, à cette véritable évocation de l'apocalypse. Des milliers de bombardiers se succédèrent durant plusieurs heures. Ils déversèrent sans arrêt bombes explosives, soufflantes, « crayons » au phosphore. Les phares puissants de la défense antiaérienne les éclairaient violemment et mettaient en relief les combats sans merci que se livraient les chasseurs américains et allemands. C'était inimaginable. Des avions explosaient en l'air et les morceaux tombaient soit en planant, soit en sifflant dans des chutes vertigineuses. J'en vis un plonger dans le faisceau lumineux des phares de D.C.A. et mitrailler les servants. Sans doute aveuglé, il ne put redresser à temps et alla s'écraser en plein dedans. Des pilotes sautaient en parachute et leurs adversaires, cruellement acharnés, n'hé-

sitaient pas à les mitrailler. Parfois, deux chasseurs se heurtaient et c'était l'explosion, la chute effroyable. Au sol, c'était pis encore. Les convois de munitions et d'essence explosaient à leur tour dans des gerbes de feu, d'étincelles et de couleurs aveuglantes. L'enfer était à la fois dans le ciel et sur terre. Et pour nous permettre de mieux voir le spectacle, les fusées éclairantes américaines, tantôt rouges, tantôt vertes, presque immobiles, accrochées au ciel, donnaient à la scène une vision dantesque, insoutenable. Le feu, le bruit, la mort se mêlaient en une effroyable étreinte.

Au rendez-vous habituel de huit heures, Fritz n'était pas venu. Nous l'avions attendu près de deux heures. Lorsqu'il était arrivé, le visage défait, sale, pas rasé, l'uniforme couvert de poussière et de traces de plâtre, nous comprîmes qu'un grand malheur lui était arrivé. Mais les ordres sont les ordres et nous devions partir. Il essuya ses yeux, nous fit signe d'avancer.

Un peu plus loin, au moment de monter dans le train qui nous conduisait chaque jour dans Berlin, je m'approchai de lui et l'interrogeai.

— Fritz, qu'est-ce qui t'arrive ?

— *Gross* malheur, camarade.

— Potsdam ?

— Oui, je viens d'y perdre ma femme et mon fils.

Je lui avais murmuré quelques mots de sympathie et je l'avais laissé seul avec sa douleur.

Ce 22 avril au matin, c'était lui qui était de faction devant la porte du camp. Je m'approchai.

— Bonjour Fritz.

— Bonjour.

— C'était un avion russe, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tu crois que c'est la grande attaque ?

— Sûrement.

— Que dit la radio ?

— Que nous allons les repousser.

Il éclata d'un rire sarcastique puis continua :

— Ici, le commandant du camp vient de partir, soi-disant pour prendre des ordres à votre sujet mais moi je crois qu'il s'est débiné. Nous ne le reverrons certainement pas. Nous, nous devons demeurer sur place et vous garder jusqu'au bout. Ce soir, c'est toi qui seras libre et moi prisonnier.

Je le quittai et retournai vers ma baraque. Je fis part

aux copains de ce que je venais d'apprendre. Inutile de préciser que l'effervescence battait son plein. Chacun entassait dans son sac ses biens les plus précieux et se préparait à toute éventualité.

Aux environs de midi, alors que nous allions percevoir notre soupe, brouet de plus en plus clair et sans sel (il n'y en avait plus dans Berlin depuis une semaine), deux autres avions russes plongèrent sur notre camp. Cette fois, leurs mitrailleuses demeurèrent silencieuses. Tout au contraire, ils battirent des ailes pour nous saluer. Sans doute pour nous dire : « Courage, les gars, nous arrivons. » Ce fut, de notre part, un formidable hourra qui leur répondit.

La canonnade se faisait de plus en plus forte au loin. Peu de temps après, nous vîmes avec une grande satisfaction les soldats allemands abandonner leur tranchée devant le camp et partir en direction de la ville. Ouf ! nous pouvions respirer. Tout était prêt pour la libération.

Dans ce camp, nous étions environ un millier d'hommes. Huit cents Français et peut-être deux cents Russes. Ils avaient leurs baraques, nous les nôtres mais nous pouvions nous rencontrer et nous parler, ce qui était tout à fait inhabituel: Dans tous les camps que j'avais connus, nous étions strictement séparés.

La bataille se rapprocha au cours de l'après-midi. Nous entendions maintenant le bruit déchirant des mitrailleuses. Par deux fois, des balles perdues atteignirent nos fenêtres et brisèrent les vitres. Certains d'entre nous commencèrent à gagner nos tranchées-abris. Un bon copain à moi fut légèrement blessé en s'y rendant. Une balle lui déchira le cuir chevelu. Un centimètre plus bas, il était tué net.

Vers les quatre heures, alors que le ciel s'était couvert et qu'une pluie fine commençait à tomber, j'entendis le bruit des chars. Je bondis dehors, cherchai à les voir. On les apercevait au loin. Ils formaient une masse énorme, une longue ligne sombre qui s'étendait sur plusieurs kilomètres. Tout autour d'eux, des milliers de fourmis paraissaient grouiller. C'était des hommes, des soldats de l'armée rouge.

— Les voilà !

Ce cri s'éleva, s'enfla, enveloppa tout le camp. En un instant, tout le monde sortit des tranchées. On se bouscula pour mieux voir, on s'interpella, on poussa des cris enthousiastes.

On se précipita vers l'entrée du camp. On voulait sortir,

courir au-devant de nos libérateurs. Mais les sentinelles allemandes étaient encore là. Elles n'hésitèrent pas à braquer leurs armes sur nous, à crier des *Raus*. Notre homme de confiance intervint et nous incita à la prudence :

— Faites pas les cons, les gars, c'est pas le moment de se faire descendre.

Il avait raison. Hélas, les événements allaient le prouver. Parmi les prisonniers russes se trouvait un jeune garçon de quatorze ans. On l'appelait Mic. Il racontait à qui voulait l'entendre qu'il était un soldat comme les autres, qu'il avait été capturé les armes à la main après avoir tué un nombre important de Chleuhs. Fou de voir arriver ses compatriotes, il s'élança vers les barbelés et entreprit de passer à travers. Du mirador le plus proche, une rafale de mitrailleuse partit et Mic, que nous aimions tous, Mic la mascotte du camp, ne fut plus qu'un pantin sanglant accroché aux barbelés. Un grondement de colère s'éleva de nous tous mais nous n'y pouvions rien, nous n'étions pas encore libres.

Les chars arrivaient vers nous, tirant de temps à autre des coups de canon, des salves de mitrailleuses en direction d'une résistance ennemie que nous ne voyions pas mais qui, par à-coups, arrosait à son tour les blindés. Une chose me frappa. Des grappes humaines étaient accrochées aux chars. Il y en avait partout. Quelles cibles pour les tireurs allemands ! J'avoue que je ne comprenais pas. Peut-être étaient-ils trop fatigués d'avoir tant marché depuis leur lointaine patrie. De temps en temps, atteint par une balle ennemie, un homme tombait, roulait à terre, était parfois écrasé par le char ou par son suivant. Aussitôt un autre soldat prenait sa place. Ils étaient des milliers, une véritable fourmilière. En général petits de taille, beaucoup me semblaient être des Mongols avec leur teint jaune et leurs yeux bridés. Ils ne portaient pas de casque mais un calot triangulaire et pointu. L'étoile rouge brillait en plein front et faisait comme une tache de sang.

Je me dois ici de rapporter un fait. Tandis que nous regardions venir nos libérateurs, tout en nous abritant derrière nos baraques, nous vîmes arriver sur la route, de l'autre côté des barbelés, un soldat jeune encore. Il était nu-tête et portait sur les épaules deux de ces fameux Panzerfaust (poing blindé) qui étaient les bazookas de l'armée allemande. Hitler le criait à la radio, les affiches le proclamaient surt tous les murs : « Un Panzerfaust = un tank. »

Et c'était vrai, car cette arme était terriblement efficace. Seulement, il fallait s'en servir à vingt ou trente mètres du blindé. C'est dire qu'en rase campagne le tireur avait peu de chances de s'en sortir vivant.

Cet homme nous apostropha en français.

— Hé ! les gars, vous direz pour moi salut à la France !

Nous fûmes un instant stupéfaits puis nous comprîmes que nous nous trouvions en face d'un de ces volontaires français pour la lutte contre le bolchevisme. La L.V.F. Aussitôt, les lazzis, les insultes plurent de tous côtés.

— Salaud, bandit !

— C'est bien fait pour ta gueule !

Lui, impassible, souriant, continuait de marcher. Il s'en allait en direction des chars.

Il nous fit face à nouveau et nous lança :

— Vous allez voir comment un Français sait mourir.

Le silence se fit parmi nous. Nous avions tous compris qu'il s'en allait au sacrifice. Une gêne plana au-dessus de nos têtes. Nous n'avions plus d'insultes à la bouche mais une angoisse nous étreignait la gorge. Quelqu'un dit :

— C'est un Français tout de même.

Un autre lui cria :

— Fais pas l'idiot, ça vaut pas le coup. Viens avec nous, on te donnera un uniforme.

Il leva le bras.

— Merci les gars, mais il est trop tard, vraiment trop tard.

— Allez viens !

— Je suis de Toulon, dit-il, et j'ai dix-neuf ans.

Je le vis continuer de marcher vers les blindés puis s'arrêter. Il sauta dans un trou individuel qui se trouvait sur le bord de la route. Tous nos regards étaient rivés sur lui. Deux chars avançaient dans sa direction. Les conducteurs n'avaient pas dû le voir. Il attendit. Pour nous, spectateurs, les secondes parurent des heures. On le vit brusquement émerger du sol et tirer son Panzerfaust. Une flamme vive jaillit. Le tank explosa aussitôt. Il n'eut pas le temps de tirer son second coup. Dix canons s'étaient braqués et tiraient à la fois. Le petit gars de Toulon jaillit comme un geyser sanglant. Nous en demeurions tremblants d'émotion.

Quelques instants après cet acte de sacrifice qui nous avait pris aux tripes, les chars arrivèrent autour de notre camp. Notre homme de confiance qui, par un tour de force, avait réussi à confectionner un drapeau bleu, blanc, rouge,

le fit hisser aussitôt. Deux blindés se dirigèrent vers l'entrée. L'un d'eux enfonça et écrasa la porte. Nos sentinelles jetèrent leurs armes, levèrent les bras. Ce fut alors qu'un sifflement se fit entendre et qu'un obus allemand arriva entre les deux chars et explosa. Par miracle, il n'y eut pas une hécatombe de morts. Les deux tanks nous avaient protégés. Un seul homme s'affaissa. C'était Fritz, mon ex-gardien. Vraiment, il n'avait pas de chance. On se précipita vers lui, on le tira à l'intérieur du poste de garde. Il était atteint à l'épaule mais sa vie ne paraissait pas en danger. Il fut emmené plus tard par des infirmiers russes en direction d'un hôpital de campagne.

L'officier qui commandait le char sortit de sa tourelle et sauta à terre. On lui fit une véritable ovation, on le porta en triomphe. Libres, nous étions libres ! Et surtout, nous avions été libérés sans aucune casse parmi nous. Le haut commandement russe avait eu une merveilleuse idée de déclencher son attaque un dimanche. Je me suis toujours demandé si ce choix, qui avait été primordial pour les nombreux prisonniers que nous étions, l'avait seulement effleuré un instant. Un autre jour, nous nous serions trouvés des milliers bloqués en pleine ville.

Nous demeurâmes encore plus d'une heure dans notre camp, attendant les ordres du commandement soviétique. Ils vinrent enfin et furent très simples. Parlant à notre homme de confiance, un officier fit un signe en direction du sud.

— *Davaï !* dit-il.

Cela voulait dire que nous devions partir à pied dans le sens qu'il nous indiquait. J'avoue, qu'à ce moment-là, il y eut un flottement. Nous étions habitués à être encadrés, commandés et cette liberté, soudainement acquise, faisait peur à beaucoup. Ce n'était pas mon cas. Ancien évadé, j'aimais le grand large, l'aventure. Cette fois, c'en était une merveilleuse sans le risque d'être repris. Pas besoin de se cacher. Je pourrais marcher face à la liberté. Pour un grand nombre de mes copains qui, durant cinq années, avaient été soumis à l'ordre allemand, ce lâchage subit leur faisait l'effet d'une drogue. Un peu comme s'ils avaient bu un coup de trop. Ils pensaient qu'on allait s'occuper d'eux, les transporter en camions, leur distribuer de la nourriture. Mais on ne leur donnait qu'une direction : le sud. Et on leur disait : « *Davaï !* »

Le sud, c'était vague. Où nous diriger ? Nous n'avions

pas de cartes, aucune connaissance des lieux, de la situation du front. N'allions-nous pas nous jeter en plein milieu d'une bataille ? De plus, la pluie fine et serrée continuait de tomber. La nuit allait bientôt arriver. Pourquoi ne pas rester tranquillement dans nos baraques et attendre le lendemain ? Peut-être y verrions-nous plus clair. La pluie aurait sans doute cessé. Notre malheureux homme de confiance fut assailli de questions et de suggestions, toutes aussi valables les unes que les autres. J'avoue qu'il s'en tira avec brio.

— Ce sont les ordres, dit-il et nous n'avons pas à les discuter. Et puis, ajouta-t-il avec la certitude que ses mots produiraient leur effet, il n'est pas exclu que les Allemands contre-attaquent. Y en a-t-il qui tiennent à redevenir prisonniers ?

Cet argument fut très convaincant. Plus personne ne discuta. Une demi-heure plus tard, après nous être partagé le pain et les vivres du camp, nous en franchissions pour la dernière fois la porte et nous nous dirigions vers le sud. Un peu à l'aveuglette, il faut bien le dire.

La route nous parut longue et le convoi que nous formions s'étira de plus en plus au fil des kilomètres. Partout, autour de nous, nous nous rendions compte que l'avance rapide de l'armée rouge n'avait pas été une simple promenade de santé. Ici, il y avait eu des îlots de résistance où des hommes s'étaient battus courageusement. Leurs cadavres jonchaient le sol. Là, c'était des tanks russes à demi éventrés et calcinés. Là encore, en plein travers de la route, gisait un chasseur allemand. Il avait brûlé et seule une de ses ailes tendait encore sa croix noire vers le ciel. Un peu plus loin, nous découvrîmes des corps de civils, hommes et femmes, étendus dans le fossé. Des sadiques avaient relevé les jupes des femmes et retiré leur culotte. Aux hommes, ils avaient baissé le pantalon et leur sexe se dressait en l'air. Horreur ! Il ne devait pas s'agir d'une œuvre de soldats. Sans doute quelque vengeance de gens qui avaient été déportés. Ce spectacle nous affligeait, nous étreignait le cœur. La guerre, quelle saleté !

Alors que la nuit était tombée, nous arrivâmes dans un village dont j'ai oublié le nom. Un monument s'élevait en plein milieu de la route. Un copain, qui possédait une lampe électrique, en éclaira l'inscription. J'y lus qu'il avait été érigé en cet endroit pour commémorer la victoire de l'armée prussienne sur les soldats de Napoléon. Quelle ironie !

Jadis, en ce même lieu, certains de nos compatriotes s'étaient battus pour la France et beaucoup y avaient expiré leur dernier soupir. Aujourd'hui, c'était nous, prisonniers libérés par les Russes, qui foulions ce sol. C'est vrai que l'histoire n'est qu'un éternel recommencement. Avec parfois de drôles de caprices.

Il pleuvait toujours. Soucieux de passer la nuit à l'abri, une grande partie du convoi s'égaya dans les maisons tandis que d'autres continuaient leur route. Le sac au dos, la capote de plus en plus alourdie par la pluie, je décidai de visiter un peu le village, de voir à quoi il ressemblait. Malgré le temps couvert, la nuit n'était pas complètement noire et l'on pouvait distinguer les maisons et les choses.

Je marchai ainsi au hasard. Les habitants paraissaient avoir disparu. Ils devaient se terrer dans leurs caves, blottis les uns contre les autres. A un croisement de rues, je butai contre quelque chose et faillis tomber. Baissant la tête, je discernai trois cadavres. Le copain, possesseur de la lampe électrique, me suivait à une dizaine de mètres. Je l'appelai.

— Hé, viens voir un peu avec ta lampe.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je crois que c'est des macchabées.

Il vint et fit jaillir la lumière. J'avais raison. Ils étaient trois. Trois gamins dont le plus vieux ne devait pas avoir seize ans. Ce dernier portait un uniforme militaire. Les deux autres, en civil, avaient au bras un brassard blanc. Leurs yeux étaient grands ouverts et leurs prunelles paraissaient nous fixer d'un regard étonné. Que venait-il de leur arriver ? Pourquoi étaient-ils morts au milieu de cette rue où, quelques années plus tôt, ils jouaient ensemble ? La pluie lavait leur visage qui brillait sous la lueur de la lampe.

— Si ça se trouve, dit le copain, leurs parents sont là, à quelques pas, cachés dans une cave et ils ne savent pas qu'ils sont morts. C'est affreux, pas vrai ?

— Oui, c'est affreux. Et leur mort est inutile. Elle ne changera rien à l'issue de la guerre.

Une rafale de mitrailleuse sortit d'un bouquet d'arbres sur notre droite et nous rappela à plus de réalité. Nous n'avions pas à philosopher à cette heure.

— Foutons le camp.

D'un bond, je fus près d'une maison qui paraissait abandonnée. La porte d'entrée était fermée à clef. Je fis le tour,

cherchai la cave. En guerre, la cave est toujours le meilleur abri. Sauf si le dessus s'écroule et en bouche l'entrée. Alors c'est la mort lente qui vous attend. Un risque qu'il faut savoir courir.

Je trouvai la porte, la poussai. Afin de ne pas me casser la figure en descendant les marches, je pris mon briquet et en fis jaillir la flamme. J'arrivais en bas de l'escalier quand une voix m'interpella en russe. Mon sang ne fit qu'un tour. Ce n'était pas le moment d'être pris pour un soldat allemand. Une rafale de mitraillette est si vite partie. Dans la grande bagarre qui se vivait, un mort de plus ou de moins, ça ne comptait pas. Mais moi, à ma peau, j'y tenais.

— *Françouski pléni,* rétorquai-je aussitôt.

Ça devait vouloir dire : « Prisonnier français. » Tout au moins je le pensais mais je n'en étais pas certain. Je ne le suis d'ailleurs pas plus aujourd'hui.

L'autre, tout au fond de la cave, craqua une allumette. A sa lueur vacillante, je vis sa tenue et le reconnus.

— Youri.

Il s'agissait d'un prisonnier russe du camp avec qui j'avais sympathisé. Le pacte s'était fait autour d'un petit sac de pommes de terre qu'il avait réussi à passer à la fouille grâce à ma complicité. Nous avions conversé à plusieurs reprises et nous étions devenus de bons amis. Nous l'appelions : l'Amiral. Agé d'une trentaine d'années, vêtu correctement alors que ses compatriotes portaient des uniformes sales et bien souvent en lambeaux, il était empreint d'une certaine distinction. Une légende avait vite grandi autour de lui. On lui avait attribué le grade d'amiral. En vérité, il n'était, à ses dires, qu'officier de marine et avait été fait prisonnier en Baltique alors que son bateau avait été coulé par un sous-marin. Il était devenu l'homme de confiance de ses camarades. Les Allemands manifestaient pour lui un certain respect, ce qui était très inhabituel vis-à-vis d'un prisonnier soviétique.

Je continuai de descendre les marches à la lueur de mon briquet et me dirigeai vers lui.

— Viens par ici, me dit-il dans cette langue de Goethe qu'il connaissait très bien.

— Que fais-tu là ? demandai-je.

— Comme toi, me répondit-il, j'attends que ça passe. Et il pleut, ajouta-t-il avec un petit rire sarcastique, il vaut mieux être à l'abri.

Je déposai mon sac, éteignis mon briquet et allai m'asseoir près de lui.

— As-tu faim ?

Quelle question ! Un prisonnier a toujours faim.

— Pourquoi ?

— Tiens, me dit-il, voici un œuf. Il est tout frais. Je viens de le prendre dans le poulailler. Demain matin, quand il fera jour, nous en trouverons sûrement d'autres.

Je le remerciai. A tâtons, je pris l'œuf qu'il me tendait. J'y fis un trou d'un coup de dent puis le gobai aussitôt.

— Fameux, Youri, tu as eu une bonne idée.

La fatigue se faisait sentir dans mes jambes et ce fut avec plaisir que je les allongeai après avoir délacé mes souliers. Un court silence s'établit entre nous, chacun ressassant dans sa pensée les événements qu'il venait de vivre et les espoirs qui y grandissaient. Nous étions libres enfin. Pour moi, après cinq années de captivité, c'était si étonnant que je ne pouvais encore m'y habituer. Ne plus être obligé de courber la tête, d'obéir aveuglément, de subir des humiliations presque quotidiennes ! Il me semblait que je venais de boire un alcool fort qui m'enivrait.

— Enfin, dis-je, nous allons pouvoir rentrer chez nous et retrouver nos familles.

— Espérons-le, me répondit Youri.

Je sentis l'angoisse dans ses paroles. Notre situation était en effet très différente. Depuis sa captivité, il n'avait jamais eu de nouvelles des siens. Il savait que la guerre était passée chez lui. Qu'étaient devenues sa femme et sa fille ? Etaient-elles encore vivantes ? N'avaient-elles pas été écrasées par l'énorme machine de guerre allemande ? Il devait penser à tout cela, maintenant que la porte de la liberté lui était ouverte.

Mais, au fait, pourquoi était-il là, dans cette cave, alors qu'il aurait dû, en toute logique, être avec les autres soldats russes ? Pourquoi s'était-il mêlé à nous, les Français ? Je lui posai la question.

— Pourquoi n'es-tu pas resté avec l'armée de ton pays ?

Il hésita un moment avant de me répondre. Il avait peut-être un secret, qu'il ne pouvait dévoiler. Nous le trouvions tous un peu mystérieux, pas comme les autres. Sa main vint chercher la mienne.

— Ce sont des troupes d'assaut qui vont prendre Berlin. Tu as vu, parmi celles qui nous ont délivrés, il y a beaucoup de Mongols, de Sibériens. Moi, je suis marin et la marine